

rent pas. Ce fut en vain que sir Richard les appela de toutes ses forces pour les engager à profiter de la liberté qu'on leur accordait.

Tandis que les soldats de Mbourousémé s'éloignaient avec sir Richard et Clémence, le roi, toujours perché sur son trône rustique, continuait à fumer du chanvre et à boire de la *boyalva* (bière) avec le calme et la patience que les Africains montrent dans toutes les cérémonies publiques.

Morany, qui avait fait dresser une sorte d'autel non loin du trône, ordonna à dom Antonio de procéder immédiatement à son mariage avec M^{me} Bartelle.

—Tout est prêt pour notre mariage, madame, dit Morany en s'approchant de Juliette, à qui il tenait la main.

Elle le repoussa par un geste d'horreur.

—Avant tout répondit-elle, il faut que le roi des Batongas répète solennellement devant moi le serment qu'il a fait de rendre la liberté à mes amis, si je vous épousais.

Sur la demande qui lui fut transmise par don Antonio Mbourousémé, déjà fort abruti par les doubles fumées de la *boyalva* et du chanvre, répéta la formule du serment que lui dictait le missionnaire.

—Allons! que la volonté de Dieu soit faite! murmura Juliette en levant les yeux au ciel.

Elle envoya de la main un dernier baiser à Valentin et suivit M. Morany.

A ce moment Abdul-Sherazie, qui se tenait derrière son maître, leva la main droite en l'air, tandis que ses yeux semblaient chercher quelqu'un parmi les nombreux curieux qui entouraient les Européens. Quelques moments plus tard, un Batongas sortit de la foule, s'avança vers Morany, et lui remit un petit paquet à peu près de la grandeur d'un portefeuille de poche.

A la vue des deux lignes tracées sur l'adresse du paquet qu'on venait de lui remettre, l'Eurasian tressaillit. Il ouvrit le paquet d'une main agitée. Il n'y trouva qu'une toute petite pioche en argent grossièrement façonnée au marteau et un morceau de sucre bizarrement taillé. Il fit un geste de rage et promena autour de lui un regard inquisiteur. Le messenger avait déjà disparu dans la foule.

D'une main, l'Eurasian mit le paquet dans sa poche, de l'autre il se pressa le front comme pour chasser une idée importune.

—N'importe! murmura-t-il; j'irai jusqu'au bout!

Au moment où Morany et sa pâle fiancée s'agenouillaient devant l'autel, Abdul-Shérazie se rapprocha encore de son maître.

Tout à coup, tandis que l'attention des spectateurs était concentrée sur les mouvements du missionnaire, Abdul jeta autour du cou à Morany une sorte d'écharpe ou de long mouchoir en étoffe de coton, qu'il avait tenue jusque-là pliée sur son bras.

Lancé par une main exercée, le mouchoir fit rapidement le tour du cou de Morany. Son extrémité, terminée par un nœud et alourdie par une petite pierre, revint dans la main du Khansamah, qui n'avait pas lâché l'autre bout de l'étoffe. Avec une incroyable vivacité, Abdul donna une vigoureuse secousse en renversant le poignet. Morany tomba mort sans avoir même eu le temps de faire un mouvement pour se défendre.

Abdul lui mit le pied sur la gorge par un geste sauvage de triomphe, en s'écriant :

—Gloire à Siva! Gloire à Bowhaneé!

Une scène épouvantable de désordre succéda à ce meurtre. Sous la double influence de l'ivresse somnolente causée par la *boyalva* et des transports frénétiques que détermine la fumée du chanvre,

Mbourousémé était incapable de dominer le tumulte.

M. Novéal, immobile jusque-là, releva tout à coup la tête, et sa figure prit soudainement une expression d'intelligence et de fermeté. Il se leva et jeta un rapide coup d'œil autour de lui comme pour bien se rendre compte de la situation.

—Suivez-moi, dit-il, en saisissant par le bras M^{me} Bartelle, qui s'était précipitée vers Valentin dont elle essayait de couper les liens.

—Hâtons-nous, dit Novéal, qui trancha d'un seul coup de son couteau les liens en écorce de M. Mazeran.

Quelques Batongas voulurent s'opposer à cette action, le sorcier leur parla d'un air impérieux et solennel. Il les menaça probablement de la colère de leur divinité, car ils reculèrent en faisant des gestes de frayeur.

—Venez, dit-il encore à Juliette et à Valentin.

Il saisit la jeune femme dans ses bras et l'emporta en courant avec une force et une agilité qu'on n'aurait certes pas attendues d'un homme de son âge. Tandis que les Batongas se regardaient d'un air indécis, les trois Européens gagnèrent une petite hutte située au milieu d'une sorte de *kraal* ou enclos, à une portée de pistolet du village.

M. Novéal poussa ses compagnons dans la cabane et leur montra un morceau de bois grossièrement sculpté, placé au milieu de la hutte, sur une espèce d'autel.

—Cet idole informe est *Barouli*, le dieu des Batongas, dit-il. Cette cabane est son temple, et nul indigène n'oserait y pénétrer. L'enclos même est sacré pour eux. Ils se figurent que tout individu qui aurait le malheur d'y mettre le pied mourrait dans l'année, et qu'il suffirait même de la présence dans un village de celui qui aurait commis cette atteinte à la majesté de Barouli pour appeler des calamités de tous genres sur la tête des gens avec qui il se trouverait en relation. Vous voilà en sûreté, pour quelque temps du moins.

La foule qui avait suivi les fugitifs s'était en effet arrêtée devant la palissade qui entourait l'asile des Européens. Malgré leurs intentions, évidemment hostiles, les Batongas se contentèrent de pousser des cris confus et de menacer les blancs du geste, sans oser franchir les limites consacrées par la superstition.

Tandis que les Batongas hurlaient et gesticulaient autour de l'asile des blancs, Juliette et Valentin, oubliant le danger suspendu sur leurs têtes, s'enivraient du bonheur d'être réunis, et se parlaient tout bas. Debout à côté d'eux Tamanou-Novéal écoutait attentivement les clameurs de la populace, et cherchait probablement à se rendre compte des intentions des Batongas.

Après avoir rapidement échangé quelques conjectures sur le motif qui avait pu pousser Abdul-Shérazie au meurtre d'un maître à qui il paraissait si dévoué, M^{me} Bartelle et M. Mazeran se demandèrent ce qu'étaient devenus sir Richard et M^{me} Martigné.

—Où sont-ils maintenant? dit Juliette; comment feront-ils pour gagner Kuruman où les établissements portugais, sans ressources et peut-être sans guide? Et le père Antonio, où est-il? Pourvu que les sauvages ne l'aient pas égorgé!

Comme elle achevait ces mots, sa voix fut étouffée par un redoublement de clameurs frénétiques de la foule hideuse qui s'agitait autour de la hutte en poussant des hurlements de bêtes féroces.

Un nouvel incident sembla bientôt attirer l'attention des Batongas du côté du village. Quelques-uns se détachèrent en éclaireurs. Les autres